

Au dessus du vide *Nikita* de Luc Besson

Marie-Claude Loïselle

Numéro 49, été 1990

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/24201ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Loïselle, M.-C. (1990). Compte rendu de [Au dessus du vide / *Nikita* de Luc Besson]. *24 images*, (49), 73–73.

AU DESSUS DU VIDE

par Marie-Claude Loiseau

Nikita s'ouvre sur une scène de destruction, une scène d'anéantissement total d'une violence extrême, à laquelle rien ne survivra. Coup d'envoi qui n'instaure rien : trois parties s'affrontent et périssent. Cette première séquence déploie et condense une telle charge d'énergie et d'effets que, gonflée trop rapidement à bloc, elle éclate, emportant avec elle les personnages et l'histoire qu'on voyait s'annoncer, ne laissant qu'une toile blanche sur laquelle s'élaborera le film : un autre que celui qu'on attendait.

Sur cette toile blanche se découpe le personnage de Nikita, seule à ne pas avoir pris part à l'action. Personnage de neutralité, elle n'est rien, qu'une loque humaine qui sera modelée, transformée tout au long du film passant successivement de Nikita à Marie ou Joséphine. Elle se présente ainsi comme le prototype des personnages de cette histoire. Nikita (alias Marie ou Joséphine) n'agit pas par actes volontaires. Tout comme Bob ou Marco (par sa passion aveugle pour Marie), elle est dominée par une force et cette force se modifiera progressivement, partant d'une pulsion purement physiologique (par exemple, l'état de manque qui la poussera à tirer sur le policier au début) au pouvoir extérieur de l'État qu'elle se voit contrainte de servir pour survivre.

Bien que l'on retrouve ici l'univers de surface propre à Besson qui se plaît toujours dans le racolage visuel, on sent cependant une volonté de viser d'autres dimensions. Contrairement au *Grand bleu* ou à *Subway*, *Nikita* ne s'embarrasse plus des règles traditionnelles du suspense. Besson va ici à rebours du dispositif classique en détournant le principe de la progression narrative. Le film ne fonctionne jamais par accumulation, par enchaînement. On nous présente toujours la cause sans l'effet (ce qui précède le meurtre, comme le plateau que Nikita-Joséphine livre sans qu'on sache à qui ni pourquoi) ou l'effet sans la cause (l'exécution d'une victime anonyme). Dans un thriller, tout se prépare, tout s'explique, chaque élément est à sa place. À l'inverse,

ici, la tension ne naît pas de l'attente de ce qui nous est annoncé mais du fait qu'on ne sait rien. Il n'y a pas absence d'histoire, il y a absence d'un processus logiquement déchiffrable pour le spectateur, s'ouvrant sur une résolution. Il n'y a pas de coupable à démasquer; tous les personnages sont à la fois coupables et victimes, comme des morts en sursis. Il n'y a ainsi qu'une fin possible et elle est contenue dans chaque scène depuis le début : la disparition ou l'anéantissement du personnage principal.

Ainsi, *Nikita* n'est pas à proprement parler un thriller, bien qu'il en porte la charge de tension. Une des principales qualités de ce film sera précisément de jouer constamment sur les points limites, à la frontière des genres, les comédiens exploitant des registres oscillant entre le dramatique le plus extrême et une sorte d'autoironie frisant la comédie loufoque. Les trois personnages féminins en un seul : Nikita,

Marie et Joséphine, s'imbriquent aux trois genres auxquels le film emprunte : le film d'action, l'histoire d'amour et le polar. L'attitude des comédiens, qui parodient presque systématiquement ces genres, trouve son total accomplissement dans le personnage interprété par Jean Reno, acteur fétiche du réalisateur. Avec *Nikita*, Besson révèle avant tout qu'il peut être habile joueur lorsqu'il ose se lancer et détourner les conventions. Espérons seulement qu'il osera davantage encore la prochaine fois. ■

NIKITA

France 1990. Ré. et Scé. : Luc Besson. Ph. : Thierry Arbogast. Mus. : Éric Serra. Int. : Anne Parillaud, Tcheky Karyo, Jean-Hugues Anglade, Jean Reno, Jeanne Moreau. 114 minutes. Couleur. Dist. : Action Film.



Nikita, Marie et Joséphine (Anne Parillaud), trois personnages féminins en un seul.